

## PRÉSENTATION

Le numéro LXV de *Romanica Wratislaviensia* sort en 2018, l'année du cinquantième anniversaire de la revue. En effet, c'est en 1968 qu'a été décidée sa création dans le cadre de la série *Acta Universitatis Wratislaviensis*. Depuis, la revue a publié, en français, en espagnol, en italien ou en polonais, des études portant sur la littérature et les langues romanes.

Cinquante ans, cela invite naturellement à un bilan, d'autant plus que le dernier demi-siècle a connu des changements, tournants et bouleversements de diverses natures qui ont marqué les sciences humaines et leur place à l'université et dans la société. Aussi la rédaction de *Romanica Wratislaviensia* a-t-elle décidé de consacrer le soixante-cinquième numéro à une réflexion sur le statut de la discipline dont la revue propage les acquis.

L'impulsion a également été donnée par un échange avec deux jeunes collègues à propos du nom de la revue (avec, en sous-entendu, l'idée de le changer parce qu'il ne correspondrait plus à la situation actuelle de la recherche) : mais pourquoi le latin ? (cette « lingua franca de la communication scientifique » a depuis longtemps cédé la place à l'anglais) ; pourquoi *romanica* ? (c'est le français qui est à la fois la langue d'expression et le centre d'intérêt des auteurs publiant dans *Romanica Wratislaviensia*, les italianistes et ibéristes wratislaviens ayant leurs propres revues).

Ces deux remarques ont servi de point de départ à la formulation des questions autour desquelles pourrait être menée une réflexion sur la situation actuelle de ce que, en Pologne — mais aussi dans d'autres pays européens en dehors de la France — on appelle encore, traditionnellement, la *philologie romane*<sup>1</sup>.

Au moment de la fondation de la revue, cette branche de la philologie spécialisée dans l'étude des littératures et des langues issues du latin, évoquée par le nom de *Romanica Wratislaviensia*, concernait les chercheurs qui avaient pour vocation d'étudier non seulement le français, mais aussi l'italien, l'espagnol, le portugais, le roumain... Les romanistes wratislaviens — rappelons-le — se considéraient comme les héritiers d'Edward Porębowicz, auteur, entre autres, de travaux sur le

---

<sup>1</sup> Sur les différences de tradition relatives à la « philologie romane », voir C. Rétat-Frydryszak, « La philologie romane en Europe Centrale et en France au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romanica Wratislaviensia* LI, 2004, pp. 75–82.

Moyen Âge français et italien, le baroque espagnol, traducteur de Dante, de Calderón et de la poésie lyrique provençale.

Ils étaient donc des habitants de ce château en Provence auquel la romanistique a été comparée, en 1985, par Harald Weinrich<sup>2</sup> :

Dans ce château, que Weinrich fait visiter en endossant le rôle du châtelain, « la linguistique et les sciences littéraires ont été installées dans deux ailes séparées et les langues romanes ont été réparties sur différents étages : au rez-de-chaussée on trouve la langue et la littérature française, le premier étage est le domaine de l'espagnol et du portugais, le deuxième étage est celui de l'italien, et pour finir, sous les toits, on trouve pêle-mêle les autres langues et littératures romanes »<sup>3</sup>.

Aujourd'hui, avec la distinction des études italiennes, hispaniques, lusitaines, québécoises... la philologie romane est devenue une philologie *française*, sans cependant changer d'appellation. En effet, malgré des tentatives de la transformer en « études françaises », celle-ci reste toujours d'usage, en Pologne comme ailleurs. Le « château en Provence » semble ainsi changer de locataires : alors que les italianistes ou hispanistes (ibéristes) trouvent leurs propres quartiers, l'intérêt porté aux auteurs d'expression française de pays autres que la France et de continents autres que l'Europe laisse supposer que les pièces ainsi abandonnées seront peu à peu occupées par ceux qui se consacrent aux « études francophones », aux « études sur l'espace francophone », ou encore, pourquoi pas, aux « French Global Studies »<sup>4</sup>.

Ce changement s'accompagne d'un autre, celui de la façon de comprendre le mot *philologie*. Hans Ulrich Gumbrecht, auteur de *The Powers of Philology. Dynamics of Textual Scholarship*, remarque comment ce mot, renvoyant à une discipline scientifique, peut différer selon l'époque et la zone géographique<sup>5</sup>. Si, pour lui, il s'agit de l'ensemble des compétences requises pour l'édition critique des textes historiques<sup>6</sup>, dans la Pologne d'aujourd'hui, le mot *filologia* renvoie à des méthodes d'analyse des textes pour en établir le sens ou pour accéder — à travers les textes — à un savoir extralinguistique.

Ces changements peuvent être interprétés comme résultat naturel de l'évolution de la discipline. Mais leur intensité, dans les dernières décennies, fait voir leurs causes dans l'action de facteurs extérieurs à l'université, parmi lesquels la rapidité du progrès technologique et civilisationnel (y compris les défis de la mon-

<sup>2</sup> Rappelons-le : le premier à occuper, de 1992 à 1998, une chaire de Langues et littératures romanes au Collège de France.

<sup>3</sup> H.-J. Lüsebrink, « Trajectoires romanistes », *Revue germanique internationale* [en ligne], 19/2014, mis en ligne le 22 mai 2017 [consulté le 23 février 2018]. URL : <<http://journals.openedition.org/rgi/1463>> ; DOI : <10.4000/rgi.1463>.

<sup>4</sup> Cf. *French Global. A New Approach to Literary History*, Edited by Christie McDonald and Susan Rubin Suleiman, Columbia University Press, 2010.

<sup>5</sup> H.U. Gumbrecht, *The Powers of Philology. Dynamics of Textual Scholarship*, University of Illinois Press, Champaign 2003, pp. 1 sq.

<sup>6</sup> « Configuration of scholarly skills that are geared toward historical text curatorship » (*ibidem*, p. 2).

dialisation) joue un rôle primordial. Cette nouvelle donne impose une redéfinition des objectifs des programmes d'études : même si les contenus des formations proposées varient selon les universités, celles-ci tendent à les adapter aux besoins du marché du travail et s'éloignent du profil « philologique » traditionnel<sup>7</sup>. Mais elle entraîne également une modification profonde de la recherche. La philologie romane, qui fait partie des sciences humaines, traverse comme celles-ci une « crise » liée à une multitude de facteurs : sa « fragmentation » déjà mentionnée en études françaises, ibériques, italiennes, qui entraîne une nouvelle perception de son objet ; l'apparition de nouvelles disciplines, branches ou domaines (didactique des langues ; traductologie ; anthropologie culturelle...) et l'émergence de nouvelles approches ou méthodologies (les « *turns* », « tournants » ou « virages », de plus en plus nombreux depuis les années 1980), qui mènent à des études ou recherches inter-, trans- ou multidisciplinaires.

Des *romanistes* continuent à travailler dans les départements, instituts ou chaires de *philologie romane* de diverses universités, dans divers pays. Mais qui sommes nous ? De quels éléments est formée notre identité de *romanistes* ? Que nous soyons des spécialistes en histoire de la littérature, en analyse du discours, en lexicologie, en traduction, en terminotique, en glottodidactique, en interculturalité, sommes-nous encore des *philologues* ? En remplaçant, dans les programmes d'études, le latin et l'histoire de la langue française par des introductions à la terminologie ou à l'EAO, à la TAO ou aux NTIC, en réduisant les listes de textes étudiés, en en faisant disparaître Molière ou Diderot, formons-nous encore des *romanistes* ou des *philologues* français ?

Les articles rassemblés dans ce volume sont consacrés à une réflexion autour de ces questions, sans évidemment apporter de réponse définitive. Fruit de réflexions sur divers volets de la situation actuelle de la philologie romane (c'est cette appellation qui est toujours utilisée, ce qui témoigne non seulement d'un attachement certain à une tradition, mais aussi d'une façon de définir la spécificité d'une discipline, la nôtre), principalement en Pologne, mais aussi en Roumanie et dans le Nouveau Monde (États-Unis), elles ont en commun de souligner son *pouvoir*, celui de faire comprendre le monde à travers une étude des textes qui le décrivent<sup>8</sup>. Cette idée, qu'elle soit explicite ou inscrite en filigrane, se laisse lire aussi bien dans les études à caractère « historique » que dans celles qui se projettent dans un futur proche et montrent comment les « matières philologiques »

---

<sup>7</sup> En témoignent entre autres les études réunies dans le volume *Études françaises dans la société du XXI<sup>e</sup> siècle. Défis et perspectives*, sous la direction d'Elżbieta Biardzka, Oficyna Wydawnicza LEKSEM, Łask 2011.

<sup>8</sup> Ce qui les apparente aux constatations de Gumbrecht : « It is my impression that, in different ways, all philological practices generate desires for presence, desires for a physical and space-mediated relationship to the things of the world (including texts), and that such desire for presence is indeed the ground on which philology can produce effects of tangibility (and sometimes even the reality thereof) » (H.U. Gumbrecht, *op. cit.*, p. 6).

peuvent servir un but formateur au sens large, ou encore celles qui — sous la forme d'un article de recherche — inscrivent son objet et son but dans une continuité des recherches en *philologie romane*.

On notera aussi que les contributions à ce numéro particulier ont elles aussi un caractère particulier : elles font souvent référence à l'expérience vécue de leur auteur, ce qui se traduit par une forte présence d'élément personnels ou subjectifs (tel l'emploi du pronom *je*). L'évocation fréquente de son propre passé ou de ses propres pratiques a cependant un but bien défini : elle sert d'illustration de phénomènes ou mécanismes généraux lorsqu'il s'agit d'une approche rétrospective ; dans une visée prospective, proposant une démarche, elle permet à l'auteur de développer ou d'appuyer son argumentation. Mais cette transgression du « tabou du *moi* » est aussi, peut-être, un autre *signum temporis*, une manifestation textuelle des changements des usages dans l'espace académique...<sup>9</sup>

*Elżbieta Skibińska*

---

<sup>9</sup> Cf. U. Reutner, « *De nobis ipsis silemus ?* Les marques de personne dans l'article scientifique », *LIDIL* 41, 2010, pp. 79–102.